

Peter Juve MOOROW

RWANDA :

Le prix de l'ignorance

(TOME 1)

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-1745-8

© Peter Juve MOOROW

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Citation : « L'homme n'est pas qu'un être vivant comme les autres.

Il est aussi un animal parmi les plus féroces »

Joël Nzamwita

Dédicace : A ma mère et mes enfants
les seuls au monde pour
lesquels je ne peux
douter de leur amour.

AVANT-PROPOS

Cette terre des hommes est ronde, dit-on. Cela ne serait pas vrai pour tout le monde. Joël Nzamwita, simple paysan des hautes montagnes de l'extrême sud-ouest du Rwanda affirme lui, qu'elle est plutôt plate comme la main. Il a ses raisons qui peuvent faire sourire plus d'un et susciter de la pitié chez un plus grand nombre.

Son histoire, il l'a vécue et crie haut et fort qu'il a parcouru la terre sur toute sa circonférence « Si du moins elle est vraiment ronde, dit-il. Car si c'est réellement un gros ballon de foot comme on essaie de me le faire croire, eh bien ! Il y a longtemps que je serais revenu à mon point de départ : Chez moi. Et je n'aurais pas tant souffert. Asyee ! » Ajoute-t-il amèrement en crachant par terre.

Ce récit se transmet d'une bouche rwandaise à une oreille burundaise. Les deux langues sont lexicalement et littérairement très proches. Bien qu'il existe des mots dont le sens diffère d'une langue à l'autre, le traducteur-transcripteur qui côtoie depuis une vingtaine d'années les populations rurales de cette partie du Rwanda, comprend suffisamment leur

expression pour rapporter le plus fidèlement possible tous les propos du narrateur.

L'histoire racontée en vrac en kinyarwanda, fut d'abord couchée comme tel sur papier en kirundi, pour ensuite être traduite et retranscrite en français sous la forme que vous avez sous les yeux. Exigence stricte de Joël qui tint à ce que rien de ses mésaventures ne soit omis. Comme il a tenu aussi qu'on change les noms (à commencer par le sien) des personnages, exception faite de ceux qui, d'une façon ou d'une autre ont inscrit, un mot, une phrase ou une page de l'histoire tumultueuse de cette Région aux mille collines et souvent confrontée à mille problèmes tragiques.

Au fur des péripéties que connut Joël Nzamwita, le lecteur comprendra pourquoi, il est si difficile de faire croire à ce bel échantillon de l'inculte parfait des profondeurs de notre chère Afrique, que notre toute aussi chère planète terre est ronde ; et que par dessus tout, qu'elle tourne sur elle-même...

« Ah là vous ne m'aurez pas non plus. Elle a juste tourné pour moi seul. D'ailleurs, j'en ai encore le vertige ». Le traducteur-transcripteur se garde d'insister. Tout impatient d'apprendre ce récit époustouflant dans lequel humour, naïveté et horreurs indescriptibles se côtoient avec un naturel propre à nos paysans.

Conté par un analphabète pour qui nous ne pouvons que faire confiance à sa mémoire qui s'avère enfin de compte d'une étonnante vivacité, le récit nous révèle une autre réalité plus triste encore : L'indifférence des intérêts politiques et financiers, ceux des organismes internationaux compris vis-à-vis de la simple vie paisible que désirent les populations villageoises ignorantes africaines.

Joël s'embrouille, confond les noms des personnes et des lieux, puis enfin aidé parfois par les connaissances

géographiques de son auditeur, il se reprend et poursuit. Certains mots, expressions etc.... (En caractères italiques dans le texte) risquant perdre de leur saveur dans la langue de Molière, sont repris dans les langues et dialectes locales en bas de page. D'autres sont directement traduits dans le texte, ou le seront sur demande. Ceci pour éviter de trop en altérer le sens et l'originalité et ainsi permettre au lecteur originaire de la Région des Grands Lacs de se rendre compte par lui-même que cette histoire n'a nullement souffert de sa traduction et transcription. Joël Nzamwita raconte, Peter-Juve Moorow traduit et transcrit, suivons-les :

PROLOGUE
L'ATTAQUE D'OCTOBRE 1990
OU
LE DEBUT D'UNE FIN

01 Octobre 1990. Le chant de mon coq me tira d'un profond sommeil. La veille au soir avec mes habituels amis, j'avais un peu trop forcé sur notre bière locale, *urwarwa*. Et comme toujours dans ces cas-là, quand elle y consentait, l'acte amoureux avec ma femme Marthe Uwishema avait duré plus longtemps qu'à la normale. J'étais donc encore très épuisé et Marthe peut être encore plus car les cris du coq qui, avec le reste de la basse cour et quelques chèvres partageaient notre demeure ne la firent bouger.

C'était Octobre et la saison sèche se prolongeait d'une manière inquiétante. Les champs étaient tous labourés, mais personne n'osait encore semer haricots et maïs de crainte que la pluie refuse de tomber. Je méditais ainsi sur les conséquences d'une sécheresse quand j'entendis des coups insistants frappés sur ma porte en tôles minces, ponctués d'appels tout aussi insistants :

- Nzamwi, Nzamwi, réveilles-toi. C'est moi Cyrille.

Je reconnus facilement la voix exagérément grave du cadet de notre famille.

- Qu'est-ce qu'il y a ? Lui criai-je d'une voix pâteuse. Pourquoi cette précipitation ? Quelqu'un se noie dans la Rusizi ?

- Vite, lèves-toi, c'est plus grave ...

- Quoi ? Qu'est ce qui est si grave ?

- *Pour l'amour de Dieu ouvre*, se mit-il à implorer. Je ne peux rien te dire de l'extérieur.

Pris d'une soudaine inquiétude, je me levai pesamment. Plusieurs forgerons semblaient s'être donné rendez-vous dans l'arrière de mon crâne. Et ils cognaient si fort que je faillis crier. Je mis ma culotte et me couvris le torse avec un vieux pagne de mon épouse. Je savais qu'elle était aussi réveillée et tendait l'oreille.

- Il a sa radio, me chuchota-t-elle. Attends-toi à quelque chose qu'il vient d'apprendre sur cette station des français qu'il affectionne tant.

Bien que nous ne pouvons la prendre pour une hutte car couverte de tôles ondulées (mais hélas non cimentée), ma maison est à dire vrai, trop petite. Elle n'a que deux chambrettes : la nôtre et celle des enfants. Trois en tout. L'aînée est une fille suivie de deux garçons. Nous avons entre les deux chambrettes, une étroite pièce à tout faire de neuf mètres carrés. En plus d'y accueillir des visiteurs, elle servait en ces temps, comme je l'ai dit de basse court et d'étable pour au moins cinq chèvres. Mon autre bâtisse, une vraie hutte celle-là, qui nous sert de cuisine n'étant pas sécurisante contre les voleurs de petits bétails.

Trois pas me suffirent donc pour atteindre ma porte et ouvrir pour mon frère Cyrille Higiro. Je remarquai tout de suite qu'il tremblait de tout son corps et que malgré le froid matinal plusieurs gouttelettes de sueurs perlaient sur sa lèvre supérieure et sur la pointe de son nez épaté. Son front se plissait d'étonnement tandis que ses yeux trahissaient une stupeur qui couvait sous une très grande concentration d'écoute.

- *Yewe bite* ? L'apostrophais-je fermement comme il restait là, l'oreille collée à son petit poste de radio dont l'antenne vibrait au gré des tremblements de la main qui la tenait.

De l'autre, il me fit signe de me taire.

- Mais enfin, me plaignis-je. Tu me réveilles en catastrophe pour me dire quelque chose de grave. Et voilà que tu restes là soudé à ton « *ikembe* » (*allusion à un instrument de musique traditionnelle. N.d.Tr-Tr*). Et par ailleurs

Je ne terminais pas ma phrase. Une fois de plus, il me fit taire d'un geste insistant et agacé.

Comme Marthe l'avait dit, la radio diffusait en français, langue dont je ne pouvais comprendre un traitre mot. Cyrille, notre cadet qui venait de terminer ses études secondaires dans une école pédagogique de Bukavu au Zaïre, la maîtrisait parfaitement. C'était le seul instruit de la famille et, notre frère aîné Manassé, nos cousins et moi-même avions l'intention de nous cotiser pour l'envoyer dans une des Universités dont il ne cessait jamais de nous vanter les mérites. Toujours sur l'autre rive du lac Kivu. Hélas, les contributions tardaient à venir. Tous arguant en secret qu'ils n'avaient même pas fait l'école primaire, « Mais qu'ils vivaient quand même.... ». Je savais qu'à la fin, mon frère m'obligerait à vendre deux de mes chèvres pour son inscription et une première tranche des frais académiques. Il n'avait toujours compté que sur moi. Nos parents étaient vieux et leurs bananeraies ne servaient qu'à la boisson et à la

nourriture. Et encore à cela ne suffisaient-elles plus. J'allais rentrer dans la maison quand il m'attrapa par le bras. Le pagne tomba et je sentis le froid matinal m'envahir soudain le corps.

- C'est grave Joël cette nuit le pays a été attaqué. Les envahisseurs sont à dix kilomètres de Kigali. Tu comprends maintenant pourquoi je disais que c'est très grave ?

- Non, je ne comprends rien. De quoi parles-tu ?

Il me regarda, étonné.

- Mais enfin comment veux-tu que je t'explique ? lança-t-il exaspéré. Une armée venue de l'Uganda a attaqué le Rwanda, notre pays et ils vont prendre Kigali.

- Et alors ? Kigali n'est pas ici. Objectai-je innocemment.

Je vis qu'il avait pitié de moi. De mon ignorance. De ma naïveté.

Il dut réunir tout son courage pour m'expliquer patiemment :

- Ecoute bien mon frère. Dans toute guerre, c'est d'abord la Capitale d'un pays qui est convoitée. Si l'ennemi la prend, c'est tout le pays qui est conquis. Aussi longtemps que Kigali tiendra, la guerre ne sera pas gagnée. Mais voilà qu'on les annonce à dix kilomètres de la Capitale. C'est très grave, ils ont attaqué par surprise et ils vont gagner. Mais les conséquences n'en seront que plus graves encore. Ce sera la guerre civile.

Je l'avais écouté sans l'interrompre. Essayant de mesurer dans ma tête, ce que pouvait être cet événement, par rapport à la paisible existence de mon village. Une question me vint à l'esprit.

- Dis-moi donc Cyrille. Qui est cet ennemi qui hait tant notre pays jusqu'à l'attaquer ?

- Je l'ignore encore. Mais les Radios étrangères parlent d'un Front Patriotique Rwandais dont les combattants se surnomment Inkotanyi. Radio Rwanda parle elle d'une armée de tutsis soutenus par l'Ouganda, qui veut renverser le pouvoir en place. D'autres précisent que celui-ci les a exclus en leur refusant le droit de rentrer dans leur pays, le Rwanda.

Je le pris par l'épaule, lui pris la radio qui continuait à diffuser des mots que je ne comprenais pas et l'éteignis

- Tu te tracasses pour rien Cyrille, mon petit. Ils n'arriveront pas jusqu'ici. Et puis, moi je trouve que leur revendication est des plus légitimes. Après tout ils sont aussi Rwandais que nous. Mais de là à prendre les armes contre leur pays. C'est ça qui me dépasse.

- Bien sûr que tu ne sais pas mesurer la gravité de leur acte, ni les conséquences qui vont suivre. Je te conseille même de garder tes propos sur la légitimité de leur revendication pour toi. Tu es avec Marthe, une tutsie. Tu es ami à tes beaux-frères. Tu bois avec ceux qui vivent au Zaïre. A prendre parti pour l'envahisseur tu risques de nous attirer à nous tous des ennuis.

Il avait peut-être raison. Mais que pouvais-je y changer si j'étais leur beau-frère ? Marthe était une épouse qui me satisfaisait sur tous les points. Avec elle, la vie était si facile, si agréable. Rien au monde ne pouvait m'empêcher de l'aimer. Les tutsis qui habitaient le Zaïre, de Panzi à Nyangezi, étaient mes amis d'enfance. J'avais cinq ans en 1959, quand je voyais leurs maisons brûler à quelques distances de chez nous. Ces gosses avec lesquels j'avais toujours gardé vaches, chèvres et moutons